



CLASSIQUES
GARNIER

PARMENTIER (Élisabeth), « Qu'est-ce que l'Homme... quand l'horizon de la grâce est obscurci ?. Les leçons du film *Noah* », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 99e année, n° 1, 2019 – 1, *Qu'est-ce que la vérité ? Hommage à André Birmelé*, p. 147-159

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-09199-8.p.0147](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09199-8.p.0147)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2019. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PARMENTIER (Élisabeth), « Qu'est-ce que l'Homme... quand l'horizon de la grâce est obscurci ?. Les leçons du film *Noah* »

RÉSUMÉ – L'article interroge le film *Noah* comme un révélateur de la vérité de l'humain *simul peccator simul justus*. La fiction cinématographique montre comment un homme ordinaire devient inhumain non par vice, mais par zèle de se faire le dépositaire de la vérité divine. Noah vit les tourments de l'apôtre Paul (Rm 7) et de maint fanatique d'aujourd'hui, qui, en l'absence de Dieu, devient son suppléant. Or la vérité humaine est la faillibilité, protection contre le fanatisme et l'inhumanité.

MOTS-CLÉS – Film *Noah*, vérité, Paul, faillibilité, fanatisme, inhumanité

PARMENTIER (Élisabeth), « What is Man... When the Horizon of Grace is Obscured?. The lessons of the film *Noah* »

ABSTRACT – This article analyses the film *Noah* as an effective revealer of humanity as simul peccator et justus. The film shows how an ordinary man becomes inhuman not through vice but through zeal to make himself the defender of divine truth. Noah experiences the torments of the Apostle Paul (Romans 7), as do many of today's fanatics, who in God's absence readily become God's substitute. But human truth is fallibility, an insurance against fanaticism and inhumanity.

KEYWORDS – Film *Noah*, truth, Paul, fallibility, fanaticism, inhumanity

QU'EST-CE QUE L'HOMME... QUAND L'HORIZON DE LA GRÂCE EST OBSCURCI ?

Les leçons du film *Noah*

Élisabeth PARMENTIER
Université de Genève –
Faculté de Théologie

La théologie pratique a pour spécificité d'explorer ce que vivent et ce que croient nos contemporains, aux prises avec leur quotidien et avec un monde complexe. Ainsi, l'interrogation sur le rapport à la vérité ne s'appuiera pas ici sur une approche comparable à celle des études spécialisées¹, ni sur un penseur. La théologie pratique interprète des éléments du « vécu » de type populaire (récits, œuvres littéraires, art, médias) ou tout type d'expérience singulière. Cette expérience sera ici explorée à partir de questions fondamentales liées à l'enjeu de la vérité : comment un être humain devient-il sujet de sa vie ? au nom de quelle vérité ? dans quelle relation au divin ? et dans quelle relation à ses semblables ? Un second niveau préoccupe encore davantage la théologie pratique : une histoire singulière est-elle communicable comme révélatrice d'une vérité qui pourrait être partageable avec d'autres personnes ?

Ces questions seront examinées à travers un média populaire, le cinéma, et un film de grande audience : *Noah*, réalisé par Darren Aronofsky en 2014². Cette œuvre m'a paru idéale pour illustrer comment un *artefact* contemporain peut résonner avec des affirmations théologiques fondamentales. Ce choix peu conventionnel a pour but d'honorer le souci permanent qu'a André Birmelé

1 Bousquet – Greisch, 1983.

2 Disponible en DVD sous le titre français *Noé*, avec Russel Crowe dans le rôle éponyme.

d'explorer toutes les nuances des expériences et des langages divers de la grâce, en dialogue critique avec les contemporains.

L'hypothèse que je poursuis est que le personnage du film (je l'appelle ici Noah), à la différence de son modèle biblique Noé, représente dans l'œuvre filmique éponyme une figure exemplaire des ambivalences humaines débusquées par l'anthropologie paulinienne et luthérienne. Cet homme, en devenant l' élu, en voulant être le meilleur et le plus fidèle, devient aussi son propre démon – *simul peccator simul justus*. Il manifeste dans son élection même la tentation fondamentale de dévoyer la vérité divine en son contraire, et, de ce fait, l'élection en condamnation. Et si d'aucuns considéraient cet enjeu comme obsolète ou réservé à un discours de spécialistes, qu'ils en constatent la réalité dramatique d'aujourd'hui : l'attrait d'un rapport figé à la vérité divine qui manifeste son contraire, la grimace du fanatisme et le masque d'un dieu punisseur. Jean-Daniel Causse, a magistralement montré ces ambivalences de la grâce et de l'amour de Dieu³.

Le film *Noah* n'est donc pas seulement significatif parce qu'il a pulvérisé le *box-office* des entrées (et que l'on peut donc supposer qu'il a exercé une certaine influence), mais parce que son auteur et réalisateur y a investi ses convictions relatives à son rapport à la vérité biblique et à sa tradition juive... avec bon nombre d'ambivalences.

En effet, Darren Aronofsky, cinéaste d'origine juive, a écrit le scénario et réalisé ce film malgré (ou du fait de) sa posture personnelle. Il était, affirme-t-il, désireux de traiter ce sujet qui l'avait intéressé dès l'âge de treize ans, mais il tenait à le présenter de manière « non biblique », plus exactement dans une perspective athée. Une telle annonce ne manqua pas de susciter l'ire des milieux biblicistes, qui lui ont assuré ainsi une publicité contre-productive pour leur propre cause.

Pourtant, le projet défini par le réalisateur demeure vague. Son but était-il de tourner en dérision le récit et le personnage bibliques ? D'exploiter un filon commercial en instrumentalisant un récit biblique célèbre ? De proposer un traitement personnel d'une matière encore familière à ses contemporains, le récit du déluge ? De rivaliser avec un film aussi grandiose que *Les dix commandements* ? Toutes ces réponses sont possibles, et il ne sera d'ailleurs pas utile d'en savoir davantage. Car mon approche suivra

3 Causse, 1999.

la logique de l'esthétique de la réception : quelle fécondité peut-elle en être attendue ? L'on peut espérer qu'une œuvre cinématographique, comme une œuvre artistique, ouvre un « horizon » de liberté créative qui interpelle les contemporains. Certes, l'interprétation ici proposée, issue d'une perspective de théologienne, ne peut rejoindre celle des spécialistes du cinéma, ni celle de spectateurs non familiers de la Bible. Mais elle espère donner à penser ce que l'on pourrait transmettre aux contemporains de la vérité de la condition humaine.

UN FILM BIEN BIBLIQUE

Une part importante du succès du film *Noah*, en particulier aux États-Unis, est née de la polémique que ce film a suscitée. Le projet d'Aronofsky a été perçu comme une provocation par certains camps évangéliques américains, lesquels soupçonnaient, avant même sa sortie, que le film à venir ne respecterait pas le texte biblique. L'auteur et réalisateur évangélique Brian Godawa mit en ligne dès 2013 une partie du *script* pour prévenir les milieux protestants que ce film « non biblique » risquerait d'impressionner les esprits au point qu'il rendrait impossible un autre film sur ce sujet dans les prochaines décennies. Paramount tenta de proposer des alternatives, mais le *script* initial demeura. Propulsé par les critiques négatives et l'effet médiatique, et sans doute par ses autres qualités, le film a occupé longtemps la première place au *box office*.

Ce film de plus d'une centaine de millions de dollars fut surtout considéré dans la critique comme un *blockbuster*, film à succès avec effets spéciaux, cherchant à poursuivre le genre *Fantasy* qui se vend si bien depuis *Le seigneur des anneaux* :

Noah est, avant tout, du cinéma faisant dans le sensationnel conventionnel, avec son arsenal typique d'effets spéciaux créés par ordinateur, ses paysages d'un imaginaire magique et même ses monstres géants⁴.

4 Oliver Kaever, « Gott, was ein Bombast! » *Zeit Online* : <https://www.zeit.de/kultur/film/2014-04/noah-bibelfilm-darren-aronofsky> (consulté le 22/07/2018) : « *Noah ist vor allem konventionelles Bombastkino mit dem typischen Brimborium wie komputergenerierten Effekten, magischen Bilderwelten und sogar riesigen Monstern.* »

Mon approche prend entièrement le contre-pied de ces lectures technologiques et esthétiques. Certes, les caractéristiques hollywoodiennes sont indéniables : effets spéciaux, plans rapprochés, acteurs qui « surjouent » leur personnage. Mais le contenu, loin d'être simplement commercial, n'en déplaît aux critiques esthètes ou biblicistes, est biblique. Et au-delà du jeu de diverses intertextualités intra-bibliques explicites ou plus subtiles, il m'est apparu d'une profondeur théologique inattendue.

Non seulement le recours à la fiction devrait permettre à l'auteur de prendre toute liberté par rapport au récit de Gn 6–9, mais le plaisir naît précisément de ces décalages et de leur surplus de sens. L'autorité du texte biblique ne s'y voit pas remise en cause, puisque l'œuvre fait un pas de côté, dont l'intérêt tient notamment à la manière dont – apparemment à son corps défendant – l'auteur du film interroge des catégories bibliques. Cela permet à la théologienne pratique d'examiner comment, grâce à ce média, un réalisateur contemporain, loin d'être aussi iconoclaste qu'il le dit, sait faire prendre conscience de réalités fondamentales quant à la vérité de l'être humain et de la relation à Dieu : comment un homme normal devient-il inhumain ? Comment le fanatisme naît-il ? Non du camp des mauvais, mais du côté de l'arche des élus, et d'une moralité exemplaire. Aronofsky aurait-il lu l'apôtre Paul ?

UNE ANALYSE NARRATIVE DE LA DOUBLE INTRIGUE

Afin de saisir les étapes de l'intrigue, j'en propose une analyse narrative⁵ dans laquelle je distingue deux intrigues entrecroisées : l'intrigue biblique du « sauvetage », avec la construction de l'arche et le départ de la famille élue ; une intrigue plus spécifique que j'appelle « salut » de Noah, qui sera au cœur de l'article dans l'étude des trois étapes que traverse la question de la vérité : quelle vérité de la création s'exprime ici, quelle vérité de l'Homme, quelle vérité de Dieu ?

5 Démarche ici rudimentaire de la méthode élaborée par Marguerat, 1998, et perfectionnée par de nombreux auteurs.

SITUATION INITIALE DE LA PARTIE «SAUVETAGE»

La situation qui introduit l'action est la violence latente de l'humanité (Gn 6,5-6). Noah adolescent assiste au meurtre de son père par une bande menée par Tubal-Caïn, descendant de Caïn (Gn 4,22), qu'il retrouvera plus tard. La lignée de Noah se dessine face à la lignée de Caïn, avec un apparent manichéisme entre l'élection et la sauvagerie. Noah est un bon mari et un bon père de trois fils. Il sauve une fillette qui a survécu au massacre de sa famille, qui deviendra par la suite la femme de son fils aîné Sem.

DÉBUT DE SUSPENSE

Sur une terre désertique et désolée, Noah et sa femme attendent «qu'Il» les aide – le «Créateur». Noah a des songes terrifiants : il se voit les pieds sur un sol ensanglanté, et sous l'eau dans un océan de cadavres noyés. Il va trouver sur la montagne le vieux Mathusalem, son grand-père, ermite porteur de connaissances très anciennes. Derrière la quête d'une révélation sur une montagne, la quête des plus vieux ancêtres bibliques, à l'évidence, même pour les cinéphiles non familiers de la Bible, se dessine la quête d'un signe de Dieu. Mathusalem pourrait être davantage le psychanalyste de Noah qu'un médiateur divin, et ce sont les songes de Noah qui l'orientent vers la conviction que le Créateur veut purifier par l'eau, qui «sépare le pur du putride». Noah trouve l'interprétation de ses songes par lui-même, Mathusalem est son adjuvant, il lui adresse une parole d'envoi : «Ce n'est pas pour rien qu'il t'a choisi.» L'élection est ainsi confirmée et Mathusalem donne à Noah une poignée de graines... de l'Éden.

Mathusalem disparaît de l'action pour n'apparaître plus que lorsque l'épouse de Noah vient lui demander de guérir sa belle-fille de sa stérilité. Après avoir refusé, il le fait malgré tout, puis se prépare à mourir, comme s'il aspirait à être délivré du poids des ans⁶.

LE TOURNANT DE LA PARTIE «SAUVETAGE»

L'action prend sens lorsque les graines reçues de Mathusalem fécondent le sol et génèrent des rivières et des arbres, et bientôt une forêt entière, autour du modeste campement de la famille de

6 Gn 5,14 précise en effet que Dieu «l'enleva auprès de lui».

Noah. Le désert est devenu jardin et nature luxuriante, mais non un nouvel Éden, car la ville de Tubal-Caïn est tout près.

On trouve d'inattendus adjuvants dans les personnages des « veilleurs », géants de pierre qui peinent à se déplacer et attendent d'être délivrés de leur condition minérale. Ils représentent les « anges déchus », par allusion aux descendants de l'union des « fils du ciel » avec les « filles des hommes » (Gn 6,4). Leur énergie divine a été enfermée dans la matière de pierre et elle ne sera libérée pour retourner au ciel que lorsqu'ils auront accompli leur tâche. Ils s'emploient à aider à construire l'arche et à protéger la famille de Noah. Au terme d'un terrible combat ultime, au cours duquel ces géants défendent l'arche face aux assauts des villageois menés par Tubal-Caïn, qui veulent échapper au déluge, leur lumière enfermée dans la matière retourne vers le ciel. Cette lecture gnostique, bien différente de l'anthropologie vétérotestamentaire, est surtout la seule partie « surnaturelle » du film dans laquelle on pourrait discerner une intervention divine.

NOUEMENT DE LA PARTIE « SALUT »

Parallèlement et de manière encore cachée commence l'intrigue qui concerne Noah lui-même. Il a maintenu la séparation avec ses congénères suite à des épisodes de barbarie et de violence entrevus au village de Tubal-Caïn. Cette seconde intrigue, théologiquement plus intéressante que l'épisode du « sauvetage », se nourrit de cette distanciation. Noah commence à aspirer à échapper aux réalités humaines – est-ce volonté de Dieu ou sa propre peur ? Il explique aux siens la construction de l'arche en ces termes : « Nous avons été choisis pour sauver les innocents. Pour que tout renaisse. » Mais les innocents, pour lui, ne sont que les animaux.

Une première et décisive complication va susciter une suite inattendue : le second fils de Noah, Cham, sauve une fille du village rejetée par les siens. Ils fuient vers l'arche, poursuivis par une meute d'hommes et de chiens. La fille est prise dans un piège dont Cham ne peut la libérer. Noah, venu à leur rencontre, arrache Cham à la jeune fille avant que les poursuivants ne puissent les rejoindre. Cham ne pardonnera pas à son père d'avoir abandonné son amie.

DÉNOUEMENT DE L'INTRIGUE «SAUVETAGE»
ET RELANCE DE L'INTRIGUE «SALUT»

Alors que s'abat la pluie et que les veilleurs ferment le passage, Noah et Sem ferment l'arche et le déluge engloutit le reste des êtres vivants. Un suspense s'ajoute à cette intrigue : Tubal-Caïn parvient à se cacher dans l'arche. Une lecture manichéenne suppose donc que le mal est embarqué avec le bien... mais tout est loin d'être aussi simple. Le film se voit relancé dans cette nouvelle intrigue, dont nous poursuivrons le récit dans les analyses des trois domaines où se joue la question de la vérité.

LA VÉRITÉ DE LA CRÉATION :
L'AMBIVALENCE

Certains critiques parlent d'un monde «magique» déployé dans ce film. Une telle lecture ne se justifie pas, au contraire. En dehors de trois épisodes non naturels (les graines qui germent, les géants qui redeviennent lumière, la guérison de la jeune fille), la lecture du monde et de la vie est celle des conditions pénibles d'êtres humains cherchant à survivre, à établir des solidarités de survie au cœur de l'inimitié, voire de la violence, vie et mort étant entrelacées. La condition de finitude et la peur de la mort sont dominantes, face aux énigmes d'une création non maîtrisable dont Dieu est absent. Le film est athée, au sens de l'absence d'un signe divin ou du moins d'une clarté interprétative – jusqu'à l'arc-en-ciel, qui en dernière image du film semble une aube divine, mais pourrait aussi n'être compris que comme un nouveau commencement tout humain ou un phénomène de cette nature aux caprices incompréhensibles.

La réalité de la création qui s'impose n'est autre que la sélection naturelle, la terre inhospitalière étant l'enjeu de la rapine et des combats des hommes – ici au sens de la gent masculine, puisque dans ce cas la violence est mâle. La femme de Noah représente la compréhension, l'empathie et l'amour patient, tout comme sa belle-fille. Le réalisateur n'a pas sondé les ambivalences féminines...

Le monde n'est pas réenchanté par le cinéma – en cela, le film est loin du style hollywoodien mais bien proche du judaïsme : l'élus va

souffrir, et il portera même la condition douloureuse de l'humanité. Il est le serviteur souffrant. Dès lors qu'il ferme la porte de l'arche, après avoir vu ses congénères engloutis, Noah ferme aussi l'accès à sa propre humanité, portant désormais la responsabilité de l'avenir. L'auteur est non seulement fin psychologue mais encore fidèle au texte biblique qui ne magnifie ni Noé ni ses descendants. Cham, le fils condamné par Noé pour avoir découvert sa nudité (Gn 9,18-24), sera présenté jusqu'au bout comme celui qui doute du bon père et il ne reviendra pas vers Noah. Par ailleurs, le réalisateur, tout comme le texte biblique, ne diabolise pas la descendance de Caïn. Avec Tubal-Caïn, il réussit à faire pressentir le pragmatisme d'un homme qui ne vit que pour sa subsistance et qui attaque pour ne pas finir en victime.

LA VÉRITÉ DE L'HOMME : DUPLICITÉ ET DOULEUR

PREMIER NOUEMENT TRAGIQUE DE LA PARTIE « SALUT » : UN REMAKE DU JARDIN D'ÉDEN

Aronofsky met en scène une tentation d'Éden au cœur de l'arche, cocon protecteur des élus. En l'absence de Dieu, le tentateur Tubal-Caïn gagne dans sa cachette la confiance de l'être le plus influençable : Cham, nouvelle Ève ! Cham découvre Tubal-Caïn mais ne le dénonce pas et même devient son complice, parce qu'il lui propose une vérité théologique plus juste que celle de son père : c'est l'homme qui est fait à l'image de Dieu, et sa vocation est de dominer. Dominer, c'est prendre pour soi-même ce qui est nécessaire. Tubal-Caïn poussera même Cham à détourner l'attention de son père pour qu'il puisse le tuer... et ce n'est qu'à la dernière minute que Cham pressentira son erreur et tuera Tubal-Caïn pour sauver son père.

Mais entre-temps, une tentation plus grave a rongé l'élus.

NOUEMENT FONDAMENTAL : LA TENTATION DE NOAH,
UNE RELECTURE CONTEMPORAINE
DU *SIMUL PECCATOR SIMUL JUSTUS*

Comment un homme bon devient-il inhumain ? La lecture que je fais du film est paradoxale et paulinienne : Noah devient inhumain du fait de son propre zèle et de son désir profond de suivre la volonté de Dieu et de prendre la bonne décision. Le perfectionnisme psychologique se développe sur le plan spirituel. C'est l'expérience de l'apôtre Paul (Rm 7,19) : « Le bien que je veux faire, je ne le fais pas ; le mal que je ne veux pas faire, je le fais. »

Noah bascule d'une relation de confiance en Dieu à la solitude métaphysique. Il appelle Dieu sans obtenir de réponse. Tout comme le psalmiste, il se sent abandonné. L'élu développe une violence qui s'extériorise d'abord dans son contrôle de sa propre sensibilité, puis dans le contrôle des siens, enfin dans le contrôle de l'avenir... qui passe par le contrôle des naissances !

Or Sem et sa compagne vont avoir un bébé. C'est là une catastrophe pour Noah, qui affirme que si c'est une fille, l'enfant devra mourir. Parce que la volonté du Créateur est un monde sans êtres humains, et qu'avec une fille, « tout pourrait recommencer » ; de la sorte, ses congénères seraient « morts pour rien ». Noah demeure inflexible dans cette conviction et sa décision est sans appel. Trois fois, face à l'étendue des flots, il promet au Créateur silencieux : « Je ne te décevrai pas. »

Noah connaît apparemment la vérité du projet de Dieu, ce qui suppose qu'en l'absence de Dieu, il passe nécessairement du rôle d'intendant à celui de suppléant divin – une manière pragmatique d'exprimer ce que promettait le tentateur de l'Éden : « Vous serez comme des dieux. » Une mutation qui, tragiquement, n'est pas motivée par l'égoïsme mais par l'idéal de Noah. La vérité divine n'offrant aucun accès, il ne la rencontre que dans sa seule raison personnelle, qui n'est pas apte à entendre les arguments de sa famille. C'est là une fascinante exposition du péché, lequel ne vient pas du doute de l'existence ou de l'aide de Dieu, mais du trop-plein, chez Noah, de sa propre assurance de tenir la place de responsable pendant l'absence de Dieu. C'est la certitude de connaître la vérité de la volonté de Dieu qui le fera aller presque jusqu'à tuer sa descendance.

LE TOURNANT

Sourire de l'histoire, ou redoublement du désespoir : il y a deux bébés, deux filles ! Noah s'approche avec un couteau. Au moment de les tuer, il les regarde. C'est ce regard qui sauve les enfants – et qui sauve Noah de lui-même. Il baisse son arme.

DÉNOUEMENT DE LA PARTIE « SALUT »

Les fillettes sont sauvées. Mais qu'en est-il de Noah ? Ce qui l'a empêché de tuer n'est pas sa raison, contre les convictions de la tradition qui a valorisé la raison naturelle pour la connaissance de la vérité de Dieu⁷. L'orientation du film est donc bien paulinienne. Comme Saul avant Paul, Noah croit être complètement juste, et il n'est pas certain qu'il prend conscience de son aveuglement, puisque nul Christ ne le lui manifeste. Pourquoi son regard sur le bébé l'a-t-il sauvé ? Est-ce le regard sur sa propre origine, sur sa finitude, ou la conscience qu'il n'est qu'un petit humain arraché à la mort et non divin ? Il dira : « Je n'ai ressenti que de l'amour. »

LA SITUATION FINALE : LOIN D'ÉDEN MAIS EN PLEINE HUMANITÉ

L'amour ressenti ne met pas fin miraculeusement aux tourments de Noah. Au sortir de l'arche, il vit l'expiation dans l'isolement et le désespoir, ou peut-être dans la honte de ne pas avoir eu le courage de tuer les jumelles. L'épisode (biblique) de son ébriété et de sa nudité provoque le départ de Cham, qui ne voit aucun avenir dans sa famille mais confie un espoir à sa belle-sœur : « Peut-être que nous apprendrons la bienveillance. » C'est elle qui offre à Noah la parole qui le fera revenir vers les siens, en lui rappelant que le Créateur l'a choisi, qu'il lui a donné le choix, que Noah a choisi d'aimer : « Sois un père. Sois un grand-père. Aide-nous à tout recommencer. » Elle lui permet par ces mots de redevenir un simple être humain acceptant ses propres obscurités. Il vient retrouver sa femme, qui lui tend la main.

7 Labbé, 2003. Cet ouvrage demande en effet si la philosophie peut prétendre connaître Dieu.

LA VÉRITÉ DE DIEU : DIEU CACHÉ OU DIEU ABSENT ?

La théologie pratique mènerait ensuite l'analyse au second degré : quel message un tel film peut-il transmettre ? Peut-il parler mieux que les textes-sources ou les théologiens, hommes ou femmes ? Les contemporains sont-ils accessibles à ces interrogations ? Cette étape ne pourra être approfondie, mais une première lecture des forums sociaux est décevante : les internautes n'y discutent que de la prestation des acteurs, des effets spéciaux, du genre du film (souvent compris comme « science-fiction » !) et se déclarent généralement déçus, ne semblant guère trouver accès aux questions de fond. Ironiquement, l'un des internautes affirme même qu'il ne comprend pas ce que cherche le réalisateur dans cette fiction, alors que tant d'autres problèmes réels sont plus urgents⁸ !

Or tout spectateur devrait comprendre de quelle grâce chaque Noah a besoin : celle d'être libéré de l'inhumanité, de vivre une vie qui ne demeure pas séparée de Dieu, de lui-même et des autres. Le réalisateur athée ne peut que développer le thème de la solidarité familiale comme lieu de résilience, mais la théologie plaidera en faveur de l'abandon du perfectionnisme spirituel d'inspiration électorale et isolationniste. L'enjeu plus fondamental est donc la relation au Dieu caché. Noah devient fanatique en l'absence de médiations, devenant à lui-même son propre inspirateur et maître. Dans son zèle, il prend la place décisionnelle de Dieu⁹.

Or, le croyant sait ce qu'il suffit de faire en temps d'absence d'une réponse divine. Aronofsky, dans sa tradition juive, l'a sûrement appris : il s'agit de suivre les prescriptions de la Torah. Ainsi, ne pas prendre le nom de Dieu en vain équivaut à ne pas se prévaloir soi-même de détenir la vérité divine. Ce commandement aurait pu être une solution viable et neutre permettant à Noah de demeurer un croyant capable de célébrer, au sortir de l'arche, l'œuvre de Dieu, sans estimer devoir surveiller lui-même le suivi de l'avenir du monde¹⁰. Mais si Aronofsky a bien lu l'apôtre Paul,

8 Ex : <https://www.moviepilot.de/movies/noah/comments> (consulté le 22/07/2018).

9 Un écho intertextuel à Abraham, tenté de tuer son fils ?

10 C'est ainsi que Luther, dans son commentaire de Genèse 1 et 2, comprend l'installation d'Adam au jardin, où il pourra manger de tout sauf d'un fruit, comme

il a bien compris que certes la médiation de la Loi redonne à l'être humain sa place bien humaine au service de Dieu qui a fait sortir de l'esclavage égyptien, mais que pour l'ancien Saul comme pour Noah, le perfectionnisme légaliste réalisant lui-même l'œuvre de justice fait le lit du fanatisme et de toute inhumanité.

DIRE LA VÉRITÉ DE L'ÊTRE HUMAIN : PLAIDOYER POUR LA FAILLIBILITÉ

Saul devenu Paul a compris que la Loi ne peut pas remplir cet office du salut parce que l'être humain n'arrive pas, malgré tout son zèle, à l'accomplir (Rm 7,25). Son salut est de s'abandonner à la grâce, et donc à la médiation de Jésus-Christ (Rm 8,31-39), vrai Dieu qui libère de la tentation d'être « comme Dieu ». Cette réponse paulinienne à la tentation, qui est fondamentalement aussi celle de l'Éden, manque à Noah, et Aronofsky s'arrête à ce seuil. L'auteur-réalisateur a bien pressenti que si les tentations humaines de pureté et de radicalité sont bien accessibles, la grâce ne l'est pas. Elle est cet inédit, ce surplus illogique, cet « insensé » dont Jean-Daniel Causse a largement fait état dans ses études au croisement de la théologie et de la psychologie¹¹. En cela, la grâce demeure incommunicable même dans un média populaire et même *a contrario* par la représentation de son manque. Elle n'obéit pas aux logiques humaines. Mais si la grâce déborde la logique, il n'est pas pour autant impossible de laisser pressentir à l'être humain que la finitude et la faiblesse, qu'il rejette de toutes ses forces, est ce qui protège son humanité.

L'apport de cette œuvre au débat sur la vérité est son plaidoyer pour la faillibilité. Ce n'est pas la perfection ou la pureté, mais la faillibilité qui est la vérité de l'être humain. La prise de conscience de cette vérité qui remet l'être humain à sa place n'est pas désolante, mais elle constitue une salutaire protection contre les spectres du fanatisme ou contre les sirènes de la spiritualité post-moderne qui appellent nos contemporains à découvrir leur

« l'institution de l'Église », et y reconnaît une vie où Adam (et plus tard Ève avec lui) pouvaient vivre « dans la paix la plus complète » (Luther, 1975 [1543], § 79).

11 Causse, 2010, p. 359.

propre vérité divine¹². Mieux que bien d'autres films, en mettant l'accent sur le manque de grâce et la finitude, *Noah* pourrait être « théo-logie » efficace, capable de faire pressentir *a contrario* le besoin d'un « horizon de la grâce » au-delà de la faisabilité humaine.

BIBLIOGRAPHIE

- BOUSQUET, François, GREISCH, Jean, *La vérité*, Paris, Beauchesne, coll. « Philosophie », 1983.
- CAUSSE, Jean-Daniel, *La haine et l'amour de Dieu*, Genève, Labor et Fides, coll. « Lieux théologiques », 1999.
- CAUSSE, Jean-Daniel, « Il n'y a de grâce qu'insensée », *Études Théologiques et Religieuses* 85/3, 2010, p. 359-369.
- CAUSSE, Jean-Daniel, CUVILLIER Élian, WÉNIN, André, *Divine violence : approche exégétique et anthropologique*, Paris, Cerf, coll. « Lire la Bible », 2011.
- LABBÉ, Yves, *Dieu contre le mal : Un chemin de théologie philosophique*, Paris, Cerf, coll. « Philosophie & Théologie », 2003.
- LUTHER, Martin, « Commentaire du Livre de la Genèse. Chapitres 1 à 11 [1543] », *Œuvres XVII*, Genève, Labor et Fides, 1975.
- MARGUERAT, Daniel, *Pour lire les récits bibliques. Initiation à l'analyse narrative*, Paris, Cerf ; Genève, Labor et Fides ; Montréal, Novalis, coll. « Pour lire », 1998.
- WÉNIN, André, *L'Homme biblique : anthropologie et éthique dans le premier Testament*, Paris, Cerf, coll. « Théologies », 1995.

12 Les Réformateurs, qui avaient bien lu non seulement les récits bibliques et l'expérience de l'apôtre, mais aussi les vies des saints et leur propre trajectoire, n'ont pas manqué de lancer des avertissements salutaires qui n'ont pas pris une ride.